# Théâtre Français de la République. *La Maison de Molière*, *L'Amant Bourru*.

Le public s'est porté en foule à la reprise de *La Maison de Molière*, dont on a donné la première représentation le 29. Elle a été fort bien accueillie ; et ce succès est dû en grande partie à l'admiration et à l'enthousiasme qui semblent s'attacher au nom de Molière, à mesure que l'art dont il est le créateur tombe en décadence. Dans les autres pièces, c'est le poète qui fait valoir le personnage ; ici c'est le personnage qui fait valoir le poète. Cette comédie, d'ailleurs, est faite aux dépens de Molière, et pour ainsi dire de ses rognures : et qu'on y trouve de plus saillant et de plus comique est emprunté de Molière. La scène de Pirlon avec La Forêt est très inférieure à celle de Tartuffe avec Elmire ; celle des marquis n'est qu'une faible copie des ridicules déjà peints par Molière avec tant de force et de vérité.

Il est assez extraordinaire que ce soit un étranger, un Italien, qui se soit avisé le premier de mettre sur la scène, la vie privée de Molière, et de rendre cet hommage au père de la comédie en France ; peut-être n'est-il pas moins étrange que le cit. Mercier, possédé du démon de la singularité, et qui sacrifie tous les jours l'honneur de sa raison à sa passion d'être original, ait bien voulu déroger jusqu'à l'humble fonction de traducteur et de copiste ; c'est une des meilleures comédies de Goldoni. Le cit. Mercier l'a traduite et l'a gâtée, par la témérité qu'il eut d'y coudre quelques scènes de sa façon. Il étouffa surtout le dialogue sous un amas de diatribes et de réclamations au style lâche et ampoulé. Cette mauvaise copie fut rendue publique par la voie de l'impression, en 1776, sous le simple titre de *Molière*; elle n'était pas en état de paraître au théâtre. La comédie que l'on joue aujourd'hui est fort différente du drame qui fut alors imprimé ; on l'a réduite à quatre actes. On a fait main-basse sur le ridicule fatras qu'on avait mis dans la bouche de Molière. C'était en effet une chose bien bizarre et bien choquante, que d'entendre un grand homme tel que Molière, parler le langage de Mercier.

Tout a l'humeur gascone en un auteur gascon.

J'ignore si c'est Mercier qui a fait au bon goût ce courageux sacrifice, ou si l'expérience et le tact des comédiens leur ont suggéré ces retranchements heureux ; mais il reste encore des superfluités à élaguer. Les premières scènes de la pièce sont étrangères au sujet, injurieuses pour Molière, et ne servent qu'à retarder l'exposition. Les emportements de l'auteur du *Tartuffe* contre un valet imbécile, son enthousiasme pour sa traduction de Lucrèce, et surtout pour la philosophie extravagante de ce poète athée, sont peut dignes d'un caractère si noble. Si sa traduction de Lucrèce était du même style que son poème sur les peintures du Val-de-Grâce, la postérité ne doit pas regrette qu'on en ait fait des papillotes. On a du moins retranché une ineptie que mercier avait prêtée à Molière, en lui faisant dire qu'il *préfère sa traduction de Lucrèce à toutes ses comédies, et que le sort le condamne à n'être qu'un faiseur de comédies*. La comédie doit commencer comme dans Goldoni par l'arrive de l'ami de Molière. Dans le poète italien cet ami se nomme Léandre ; le traducteur français a bien fait de lui substituer le fameux Chapelle ; mais il aurait dû mieux soutenir le caractère de cet aimable débauché, et ne pas faire du joyeux Chapelle un grondeur maussade, un pédant sec et dur, et même un faux ami, secrètement jaloux de la gloire de Molière.

L'intrigue est double ; d'un côté les menées de la cabale dévote, de l'autre les efforts de la Béjart pour traverser les amours de Molière, produisent un double dénouement ; et le dernier est le moins intéressant : quand Molière a triomphé des hypocrites, on s'embarrasse fort peu qu'il épouse la fille de la Béjart, surtout lorsqu'on sait que ce mariage fut pour lui une source de chagrins.

Il est absurde de supposer qu'un cagot tel que Pirlon soit amis dans la maison de Molière ; qu'il soit connu et même estimé de la Béjart et de sa fille ; on ne voit point de pareils personnages chez des comédiennes ; mais cette invraisemblance amène des scènes très comiques. L'interrogatoire que Pirlon fait subir à la servante, est imité d'un endroit très plaisait de *Gil Blas*, où un filou déguisé en inquisiteur interroge le garçon de boutique d'un riche marchand, qu'on veut faire passer pour juif, afin de le voler.

Pour donner une idée de la manière dont Mercier, dans la pièce imprimée, fait parler Molière, voici comment ce grand homme répond à la Thorillière, qui lui reproche sa faiblesse pour une petite fille : « La gloire est belle, mais *elle altère, et ne rafraîchit pas*, pourquoi ne pas *mélanger* la philosophie du commerce des grâces : elle n'aura plus ce front austère qui *la dégrade* (quel style!). *Je crois devoir aux hommages que j'ai rendus à la beauté, les traits les plus délicats et les plus profonds qui se trouvent dans mes ouvrages.*»

On a conservé à la représentation cette dernière phrase, qui n'est qu'une absurdité bien fade. Ce n'est pas assurément aux hommages qu'il a rendus à la beauté, que Molière doit les traits délicats et profonds dont il a peint *Le Tartuffe*, *L'Avare*, et une foule d'autres caractères. Si tel était le pouvoir de la beauté, le cit. Mercier ferait bien de lui offrir aussi ses hommages. Il faut rendre justice au goût du public et à la modestie des femmes, cette plate flagornerie a été très froidement reçue.

Parmi les scènes qu'on a retranchées, je ne regrette que celle où Molière représente à une fille qui veut se faire comédienne, les désagréments et les dangers de cette profession, et lui procure une ressource plus honnête. Ce n'est pas uniquement parce que la cène est étrangère à l'action, c'est surtout par amour-propre que les comédiens l'ont retranchée. Depuis qu'ils tiennent un rang distingué parmi les grands *artistes*, depuis qu'ils sont dans l'état des personnages d'une si haute importance, le portrait que trace Molière de la vie comique ne paraîtrait plus fidèle : ce ne sont plus aujourd'hui des bouffons et des histrions, ce sont des citoyens actifs qui s'enrichissent en s'amusant, et qui jouent la comédie non plus comme des acteurs de profession, mais comme des amateurs. Lorsque le théâtre était un lien profane, lorsque les comédiens et les spectateurs étaient proscrits par la religion, il fallait de grands talents pour attirer la foule ; on voulait du moins se damner agréablement. Aujourd'hui que le spectacle est devenu un besoin et une habitude, les acteurs ne dépendent plus du public, c'est le public qui dépend des acteurs. On ose encore siffler les comédies, mais on ne siffle plus les comédiens ; on s'accoutume à leurs défauts, et on les applaudit par la raison qu'il n'y en pas de meilleurs.

La pièce a été bien jouée ; Fleury rend avec beaucoup de feu et de vérité le personnage de Molière : c'est dans ces sortes de caractères que son talent est bien placé, mais il faut qu'il renonce aux petits maîtres et aux agréables. Mlle Devienne a joué le rôle de la servante avec une naïveté très piquante ; et le cit. Larochelle, dans celui de Pirlon, a été fort applaudi, quoique son jeu soit trop chargé. Les autres rôles, quoique moins saillants, ont été rendus de manière à former un ensemble agréable : celui de Chapelle a paru assez insipide, mais c'est la faute de l'auteur beaucoup plus que de l'acteur.